

JOURNAL DE GUERRE - 1940

Manuscrit 2244 de la bibliothèque d'Orléans

Max JACOB

[P. 1]

Perception de l'identité – dimension sans importance
universalité des lois de la nature
conversion des choses l'une dans l'autre
 correspondance des parties – connexion
le corps humain est l'instrument par lequel l'âme se nourrit et est nourrie par
l'ensemble de la matière (Swedenborg)
ce qui se passe de poussée et de divisions dans le végétal se répète dans le corps
humain et dans l'esprit et à l'infinité jusqu'aux derniers des anges
 tout le thème se répète comme dans une musique
l'infiniment petit est comme les astres
Si bien qu'une vérité physique peut se changer en termes spirituels
Importance morale du monde sensible

-oOo-

Les visionnaires ne peuvent pas être des poètes pas plus qu'une description n'est
de la poésie

[P. 2]

La maison isolée
Chaque chambre sent la provision de ce qu'on y garde
Les unes la pharmacie, les autres la vanille dans les [?]

Extrait du Diarium de Burchard

13 août 1484

A peine le Souverain pontife eut-il fermé les yeux sur les cinq heures du matin que tout autour de lui fut mis au pillage.

Une fureur de déprédation : valets, écuyers, notaires, prélats, c'était à qui emplirait ses poches et en prendrait le plus entre ses bras.

Le cadavre pontifical fut roulé dans une tapisserie arrachée à la porte de la chambre mortuaire et porté en la salle du papegai où il fut étendu nu sur une table. Il s'agissait de le laver mais tous les vases, aiguières, bassins avaient disparu. Il fallut que le cuisinier apportât le chaudron où on rinçait la vaisselle.

Il n'y avait de chemise pour habiller le corps car on avait mis en pièces celle dont il était vêtu pour l'essuyer après qu'il eut été lavé. Le corps du Souverain

[P. 3]

[deux phrases intercalées]

Mme Blèse est très dure avec les domestiques bien que Verseau Balance

Mme Blèse est très large avec eux bien que Scorpion Capricorne

-oOo-

Pontife fut mis en bière sans chemise

Et il n'était pas enterré que le peuple se ruait contre les palais des neveux, y mettait le feu.

Les cardinaux verrouillèrent leurs portes et calfeutrèrent leurs fenêtres en alarme avec les hommes d'armes qu'ils avaient en hâte retirés chez eux.

[?] est un peu sale : il a des yeux de mer !

chauve et blanc à 25 ans.

Très dévoué, très affectueux dans un milieu donné, autrement ailleurs

En sirotant un petit verre, il parle de choses nobles

sa mère, sa grand-mère, son noble père

et sur un ton indifférent de choses abominables

au point de renoncer *brusquement* à tous ses projets sur un mouvement du cœur.

[P. 4]

Les enfants entrent avec un sourire d'une grâce irrésistible, s'emparent des objets les plus précieux, les souillent de leurs mains beurrées, piétinent le savon, ouvrent le rasoir, baragouinent un langage incompréhensible, éclatent en pleurs sans aucune raison, et après avoir tout ravagé en deux minutes, s'en vont comme ils sont entrés. Ne vous avisez pas de ne pas les trouver délicieux, vous vous fâcherez à jamais avec leurs père et mère et vous aurez toute la maison contre vous.

-oOo-

Platon n'a pas créé de système philosophique portant son nom, ou capable de le porter : c'est la sagesse orientale.

-oOo-

Etant donné le côté pile, trouver le côté face – infini et fini – relatif et absolu – apparent et réel.

[P. 5]

Cordonniers les plus mal chaussés

Qui habite au dessus ? et au dessous ? Je finis par m'apercevoir que C.M. et J.D. étaient d'une bande de cambrioleurs.

Un jour C.M. n'avait pas de clef pour entrer chez lui.

Quelle affaire ! il voulait demander à un agent comment on doit se conduire dans ce cas. Il n'osait parler à un agent. Ce fut moi qui lui expliquai : il y a un commissariat rue de Lorris, un serrurier à côté. Ce que vous avez de mieux est de prendre un taxi pour toutes ces courses. « Qui le paiera ? » Les cambrioleurs sont pauvres.

Georges Moore dit à propos d'une dame qui revient de la messe (sans doute Mme J.E. Blanche) que « la religion est une bien jolie chose sans la foi »

J'aime à le lire parce qu'il parle d'un temps que j'ai vécu. Il est souvent surprenant mais il parle de peinture comme ces esthètes de 1900 qui ne produisaient rien. Il est l'un d'eux mais il a eu le courage d'écrire.

hachures pour indiquer les ombres de ces
la bouche touchant le nez
ns ce genre. Tu fus
spect des créations
irais à cause de la
F. L'influence
rohi. V. de sans cette



de jours
quelque chose
mais j'aurais
à dire et
il met à
sécurité ou
dire? c'est

[P. 6]

- Il ne faut pas jouer avec ça, Poulette
- Pourquoi
- Parce que c'est sale, Poulette
- Si !
- Non ! Poulette
- Tu es vilain, méchant ! Tu vas aller dans le coin, vilain.
- Regarde dans quel état tu as mis mon savon, tout abîmé, Poulette. (Poulette a des dispositions pour la sculpture)
- Ah ! tant pis !... Regardez pas moi... Tu t'es fait bobo en te rasant. Regarde ta chemise... Allez... au revoir...

Et Poulette laissant les allumettes vidées de la boîte, le savon sculpté, les ciseaux ouverts, les papiers coupés en morceaux s'en va... On en est quitte pour la peur en somme.

Le petit frère :

« Tu es rasé ? Tu as fini ? Dessine-moi une ferme, deux petits garçons dans leur lit, un tigre, un cheval, une vache, un éléphant, une voiture, des moutons avec un berger. Pourquoi que...

Vous vous mettez à l'œuvre et vous êtes surpris du silence de l'enfant qui ne vous regarde pas faire : il est en train ~~de tailler aux ciseaux un tas de dessins~~ ou d'examiner l'intérieur de votre montre avec des tenailles découvertes Dieu sait où.

« Le Bon Dieu, il est mort. Tous les docteurs sont venus. Pourquoi ? pour soigner le Bon Dieu.

[P.7]

Visites aux malades

Le Père X vieil alcoolique :

« Alors ça va mieux ?

- Mais oui ! dit sa femme, il va pouvoir sortir un peu, faire un tour, aller prendre son petit apéritif
- Il y a untel qui est malade
- Ah ! vous êtes allé le voir aussi ? dit la dame vexée
- Moi : il souffre beaucoup
- Le malade : Pas tant que moi, au moins !

2^{ème} malade : tordu par une sciatique, hurlant :

- Vous devriez vous distraire un peu
- Je ne peux pas lire... je ne peux pas bricoler... que voulez-vous que je fasse
- Vous ne pouvez pas jouer aux cartes ? (c'est un vieux joueur)
- Les cartes ! ... les cartes ... on commence à 13 ans des journées entières. On joue de l'argent ... et après c'est la roulette et le suicide ! le suicide !...

[P. 8]

Devant le mur doré d'une ville d'Egypte culotté par le soleil comme ces divins palmiers en diagonales, ce ciel de baignoire ~~Napoléon~~, le futur Napoléon en Egypte n'était [sic] pas la moindre ouverture à ses vêtements. Un général lui dit :
« Général, ce n'est pas à vous à saluer ces cheiks mais à eux de vous saluer.
- Che n'es pas que je le saloue mais che qu'il fait si chaud. »

Ce qui fut tout à coup là comme un caprice
un café où j'attendais mon frère . Mais à son lieu ce furent 2 individus infâmes
qui prirent par subtilité mon portefeuille. Commissariat de police. J'y suis traité
avec honneur. Les hommes infâmes sont inconnus.

[P. 9]

C'est la brièveté qui est la cause de tous les maux. Si nous nous étendions sur nos
noms nous nous rendrions compte de nos [?].

-oOo-

C'est au V^{ème} siècle qu'on a établi la ponctuation de la Bible.

-oOo-

« J'ai perdu Dieu ! »

quel non-sens !

si vous l'avez perdu, c'est qu'il existe, s'il existe vous ne pouvez l'avoir perdu.

Le concept quantique rend caduc toute tentative de déterminisme absolu.
Causalité bannie de la microphysique.

Lois de Newton ne sont pas applicables.

C'est la présence ou la fréquence des corpuscules qui compte et non leur position ou leur vitesse.

[P. 10]

On modifiera l'homme en travaillant sur le fœtus. On lui donnera le sexe qu'on voudra. On créera un enfant sans père. On modifiera son [?].

On a déjà obtenu des sexes dans les poules et créé des espèces (en Russie des hybrides de céréales)

L'état de perfection est celui d'inconscience puisque nous faisons parfaitement tout ce dont nous n'avons pas conscience. La conscience est une imperfection. D'où cette conclusion que la perfection est dans le fœtus non dans l'homme.

Il est probable qu'un temps viendra où nous saurons lire, écrire et compter en naissant comme le poussin sait casser la coque de l'œuf.

[P.11]

L'instinct est une mémoire inconsciente. Nous sommes la continuation de nos parents comme une bouture est la continuation de la plante.

-oOo-

Le corps humain est fait d'une quantité de centres indépendants. Chacun d'eux à sa mémoire : ils forment un tout qui est nous. Dès lors est-ce que nous ne formons pas un tout qui est quelque part ?

-oOo-

L'instinct mémoire : un canard couvé par une poule va droit à l'eau parce qu'il se souvient à quoi ça sert. Persistance des coutumes sauvages chez les domestiques.

-oOo-

Rien ne ressemble plus au théâtre que les gens simples : ça ne prouve pas en faveur du théâtre ou plutôt du public.

[P.12]

La nature et le communisme anarchique

Marcel se vante d'avoir élevé sa sœur contre le mariage, cette convention sociale, l'encourageant à l'union libre. Dieu lui répond en envoyant celle-ci à l'hôpital soit pour un avortement soit pour un accouchement clandestin. Marcel croit devoir m'écrire que sa sœur est pure ! Il ne croirait pas devoir l'affirmer si c'était matériellement vrai. Son père prend une colère parce que je dis « La pauvre petite ! » Moi par charité je fais semblant d'ignorer : « Qu'est-ce qu'elle a ? ». Le père me regarde avec doute. La mère (puisqu'il faut que le comique se mêle de tout !) la mère dit : « Elle a avalé des fruits glacés qui lui ont donné une hémorragie ! »

[P. 13]

[écrit au crayon]

Visite de Mme P. à Mr M.

-Pourquoi louez-vous vos fermes si bon marché ? C'est gênant.

-Madame, j'aime mieux louer bon marché et être payé que de louer cher et de ne pas l'être.

-oOo-

Le père Bidault va à l'hospice et s'y déplaît. Il veut aller chez sa fille. Il s'y déplaît et va chez son fils. Il s'y déplaît, retourne à l'hospice et ne pense qu'à retourner chez sa fille. Pour cela il pisse exprès au lit et enlève le caoutchouc.

[P. 14]

Une dame de 85 ans disait :

« Quand même j'irais à Pékin maintenant ce ne serait plus le Pékin d'il y a cinquante ans ! Comme j'ai eu tort de ne pas aller à Pékin, quand j'en ai été tout près. Ce que je regrette de ma vie, c'est de ne pas avoir vu Pékin ! Ça doit être bien modernisé ! »

Vases communicantes

Quand une rosette rouge rencontre une autre rosette rouge, elle dit : « Nous

sommes rosette rouge » et elle ajoute : « Il faudrait savoir le journal qu'elle lit ! ». Mais quand un « Grand Croix » rencontre un autre « Grand Croix », [P. 15] il sait d'avance qu'ils sont de la même opinion sur toutes choses.

Dans l'espoir de vaincre les rancunes ~~et la méchanceté~~ j'ai fait des exercices de lévitation et mis en équilibre une assiette sur le bord d'un bord mais le miracle lui-même ne peut déridier la ~~haine~~ maussaderie.

Un bossu louait des petits bateaux plats pour traverser la Loire. On le surnommait l'omoplate.

Quand la nature porte-t-elle le nom d'une rue de Paris : Quand bat Cérés

[P. 16]

La grande offensive allemande victorieuse est du 10 mai.

C'est le 15 juin 40 que M. le Curé m'a dit

« On évacue l'hôpital, les enfants et les vieillards : il faut partir.

- Je ne suis ni enfant ni vieillard. Je resterai. Les tirs d'artillerie sont très précis.

On n'a pas de raison de viser Saint-Benoît qui n'a ni pont ni usines. J'aime en tout cas mieux mourir dans mon lit que sur une route d'exil. - C'est plus beau ! - non c'est plus prudent. »

J'avais raison. St Benoît n'a pas été touché. On a parlé de miracle. J'apprends aujourd'hui que St Benoît n'est pas sur les cartes d'état-major allemand : il ne faisait donc pas partie du plan de destruction.

M. le Curé dit que je n'ai pas d'esprit de foi. Il se trompe mais j'ai assez de raison pour ne mettre la foi que là où il en faut.

Assisté au défilé des voitures et des charrettes de ceux qui fuient la mort : elle saura les rattraper – ou qui ne veulent pas être allemands. Ils ne savent pas encore (1^{er} août 40) qui le sera

Spectacles déchirants que celui de la folie [P. 17] humaine. Dans une auto de luxe, un M., une dame et leur fille ont essayé de se donner la mort en s'ouvrant les veines : c'est l'image même de la bêtise car ils ne savent pas ce que serait « demain ». Tout n'est qu'épreuve passagère ! un Espagnol a conduit leur auto qui contenait leur fortune. On les a soignés mais l'auto et la fortune et l'Espagnol ont disparu. Les Allemands ont emmené pour les opérer et les guérir ces trois malheureux.

B... le boucher sur la route, affamé, descend de voiture, cherche une vache, la traite dans son chapeau et donne à boire à son enfant.

Il y eut dans cette maison 8 ou 9 soldats français. J'en connaissais deux qui ne pensaient qu'à mettre à mal une jeune fille de 17 ans qui avait perdu ses parents. Je passais pour prude en m'efforçant d'empêcher cette petite d'aller en voiture courir avec eux. Tout de même, les personnes présentes finirent par s'opposer à ce qu'elle aille à Nevers avec eux.

[P. 18]

J'ai eu toute une nuit sous les fenêtres une armée immobile. Les soldats s'interpelaient pour savoir s'ils devaient aller à l'ouest ou retourner à l'est (Sully ou Châteauneuf). Il n'était pas question de chefs ou d'officiers.

Un médecin d'ici demanda aux soldats français où il trouverait un chirurgien. Ils n'en savaient rien. Le lendemain il accosta un soldat allemand et fit la même question. « A 3 Kil d'ici sur telle route ! »

J'ai vu des caissons d'artillerie, des bagages éventrés sur un sentier au bord d'un ruisseau où gisait un cheval mort et d'où s'efforçait de sortir un cheval mourant. Il paraît qu'un régiment a pris un sentier et, s'apercevant qu'il ne menait à rien, a tout abandonné !

On rencontrait des bandes de soldats, veston ouvert, bâton à la main ; des femmes qui roulaient une voiture d'enfant pleine de ce qu'elles possédaient encore. A la vérité tout cela n'a pas duré plus de quelques semaines.

[P. 19]

Un dimanche matin, ~~le capitaine~~ F...K.I [Frenkel] sonne à ma porte : il avait perdu son régiment, volé une bicyclette et traînait un autre soldat malade. Sur la place, je suis interpellé : le capitaine V.... ! [Vaillant] avec son général, ironique et couvant.

Nous avons fait souvent le projet de nous réunir tous les trois : le malheur réussissait ce que le bonheur n'avait pu faire.

Tout ce qui restait de la ville couchait et cuisinait dans la crypte. Un matin des femmes échevelées sortirent avec des larmes ! sans autre cause que la veille : il fallait trouver un bateau pour les jeunes garçons : les Allemands, paraît-il, les emmènent !?

Un comité de ravitaillement s'est constitué. On a pourchassé les nombreuses bêtes perdues

[P. 20]

Trouvé un boucher et vendu la viande juste assez cher pour couvrir les frais. On a fait fonctionner un moulin en l'absence du maire. Le maire est revenu ; chicanes, le comité est dissous. La viande redevient très chère aux mains des commerçants.

Plus de poste ! pas de téléphone ! pas de dépêche ! quelle paix !

Sully

1200 morts à Sully

d'autres disent 400

Enfer à partir du dimanche 16

L'horloger veut partir : il lui faut cheminer entre deux haies d'autos incendiées

Partout les autos brûlaient

Il prend derrière les maisons

[P. 21] ça continue le lundi.

À partir du lundi tout Sully brûlait.

On dut garder les cadavres jusqu'au jeudi. Il y avait quarante ou 50 morts entassés dans une salle de l'hôpital - Pour les enterrer les Allemands se servirent de soldats noirs faits prisonniers parce qu'ils avaient été surpris à violer les femmes, et à leur découper les seins. Des morts dans tous les faubourgs et les boulevards. On en jetait beaucoup dans les brasiers, on en jetait dans la Loire. Il y en avait aussi dans la Loire qui provenaient d'ailleurs. Impossible de les inhumer. Des pères de familles tuaient leurs femmes et leurs enfants pour leur éviter la mort allemande... Des autos dans la Loire contiennent encore des cadavres : pour les en sortir, il faut les couper en morceaux. Le nombre des enfants séparés de leurs parents. M. le Curé ayant affiché un papier pour faciliter les rencontres : en cinq minutes il y eut 10 noms. Le viaduc de Gien a encore les wagons d'un train tombé dans la Loire. Une femme fut écrasée par un train sous le viaduc.

[P. 22]

Les matelas : lequel voulez-vous garder on prend l'autre.

5 équipes de pillards d'abord les Allemands (calices : on extrait les pierres précieuses, bas pour voir s'il n'y a pas d'argent caché, tiroirs ouverts, éparpillés)

puis soldats français qui en veulent aux vins, enfin équipe de gens du pays qui ont maintenant subitement des meubles et des lits de plume.

Une seconde fois, les Allemands ! Dans certains pays, ils en veulent aux pianos. Mlle Jeanne les a empêchés de prendre celui de notre salle paroissiale de M. le Curé

Mardi 11 juin

La route de Pithiviers encombrée par les voitures

12 : les reliques sont transportées à l'évêché avec le trésor de St Benoît

13 : gravité des événements (je crois que c'est ici que se place ma visite à

Orléans : les espions du café du Berry)

14 à 6h. du matin, M. le Maire communique un prétendu ordre de faire évacuer l'hôpital

« - D'où vient cet ordre ? – C'est un écrit. – D'où vient l'écrit – Je ne sais pas ! »

M. le Curé me dit avant la messe de ~~tout~~ partir

[P. 23]

Je déclare que je ne partirai pas. Je me promène dans la campagne, je vois des fruits et me dis que je pourrai toujours me nourrir.

15 : permission de faire coucher et nourrir tous les habitants dans la crypte. Des avions passent et repassent dans la direction des ponts.

Mlle Noemie veut partir chez sa mère à Guilly (?)

Les époux Graffito veulent partir : ils reviennent de suite épouvantés. Les habitants veulent partir. Les Maupu et les Berthaut partent. Mlle Noemie ne trouve pas sa famille et revient. C'est le 16 juin que se place l'épisode Frenkel-Vaillant qui se rencontrent sur la place. Le pays est désert. Il reste 300 habitants qui se tiennent cachés. Il n'y a que moi à la messe. Frenkel a perdu son régiment et traîne avec lui un camarade malade. Vaillant accompagne un gros général tout blanc et ironique. Nous passons un quart d'heure ensemble. Sur la digue on rencontre des gens qui ont leur fortune, à pied, dans une voiture d'enfant, des soldats à veste déboutonnée et qui ont une canne en branche d'arbre.

Parti à St Aignan, M. le Curé est obligé de se cacher dans un bois de pain [*sic*, pour « pins »]. Il ne reste à St Aignan que le maire M. Croquet. Vers 4 heures, 41 bombes sont lancées autour de St Benoît.

Le père et la mère Bernier sont tués dans leur ferme. 2 évacués ici sont blessés sur la place. Les balles crépitent sur le toit de l'hospice.

[P. 24]

Les Georges Moreau essaient de partir dans la nuit du dimanche et reculent effrayés : ils ont vu brûler, disent-ils, le pont de Sully. C'est faux : tout simplement une bombe ou deux.

Ainsi que le docteur, ils couchent dans la crypte.

Le 17. Il reste une centaine de personnes au pays plus 400 évacués. Création du comité. Bouhier, Berthier, Berthany, M. le Curé, le père Arsène, Lorthy pour le lait, Fournieu pour le pain.

Lait : père Arsène et Lorthy

Pain : Fournieu

Viande

Pendant qu'on délibère, une femme arrive « Les voilà » - Les avez-vous vus ? - Non ! ». On continue la séance. Ce matin là à 5 h. ou 6 : trois jeunes Allemands à l'air fin, décidé, intelligent et méprisant sont arrivés à bicyclette, ont essayé de se faire comprendre et sont partis après nous avoir exprimé (3 ou 4 paysans sur la place) qu'on ne nous ferait aucun mal. D'autres sont arrivés vers le soir. Ils ne touchaient pas aux maisons habitées mais occupaient les autres.

[P. 25]

Nuit du mardi 18 juin

récupération des vaches dans la campagne

On charge de ce soin deux ménages

Nuit du 19. Effroyable bombardement par canon

Peur qui mène les habitants à la crypte. Je l'entends de la salle des fêtes de l'hospice transformée en infirmerie et où je couche la nuit, occupé à veiller les blessés, et dormant peu.

C'est là que j'ai vu cette famille de suicidés conduits là par un Espagnol qui disparut avec leur voiture et leur fortune. Ces pauvres suicidés étaient des gens très bien et [?]

40 maisons détruites à Châteauneuf, l'église détruite

200 maisons à Sully

le bombardement durait jusqu'à 4 h. du matin

les Allemands à St-Aignan se servent de l'église comme observatoire

le 19 M. le Curé cherche du lait. Arrivée de Mme Roche, avec ses frisures, et les yeux pénétrants. Scène d'énervement. On l'accueille au presbytère, elle a vite fait de s'installer à la cuisine et M. le Curé la trouve installée à sa table. Elle propose de partager les frais, un jour l'un, un jour l'autre et s'arrange pour ne faire aucune dépense les jours qui sont à elle. M. le Curé en a vite assez et fait chercher une maison pour elle. Ils se donnent comme chrétiens mais ne vont pas à la messe A la salle paroissiale, les réfugiés se succèdent. M. Beauvais voyage avec 1 million dans sa sacoche.

[P. 26]

Il veut les déposer aux mains de M. le Curé lequel refuse le dépôt et lui conseille d'enterrer le million.

M. Beauvais garde son portefeuille sur son cœur nuit et jour. Il a laissé les papiers et les registres de sa banque sur un camion et sur la route, et retrouvé le tout à part 10 registres égarés.

Mme Masson se cramponne à la soutane de M. le Curé « Sauvez-nous ! Sauvez-nous ! »

Installés à la salle paroissiale : ils y sont restés huit jours, charmants

Depuis le seize les aspects des routes ! déroutent des soldats.

Notre ruisseau du port a encore des fourgons, des caissons, des roues. J'y ai vu un cheval mort jeté dans la rivière encore attelé, et un autre cheval qui n'a jamais pu sortir de ce ruisseau : je ne sais ce qu'il est devenu. Il paraît que les soldats croyaient à une route qui mène à la Loire et ont tout abandonné.

Les voitures de réfugiés font la navette entre Sully et Châteauneuf, espérant passer les ponts et n'y parvenant pas.

2 hommes morts à la descente de la levée vers Germigny. C'est le père Arsène qui a été les ensevelir.

Sur place Louis Lamée a sa tombe à son nom.

[P. 27]

« J'ai un cadavre dans ma voiture, dit un homme au père Arsène, voulez-vous le recevoir

- Portez-le à la mairie

On n'a pas même pensé à lui chercher son nom. Depuis ses parents sont venus.

Le 20 juin Choquet veut arrêter un taureau furieux et se casse la jambe.

21 juin les officiers allemands demandent 10 lits et je ne sais quoi pour de nombreux soldats. Ils ne sont pas venus. Ils commencent à visiter l'Eglise : « Schöne Kirche ! » depuis les visites sont quotidiennes.

Les soldats. Ils s'introduisent dans les caves du monastère et chapardent ce qu'ils peuvent. Ils ont pillé les pommes de terre des champs. Le père Arsène a réclamé 500 F à la commandature : on lui en a donné la moitié. « Les français en auraient fait autant ».

22 juin. Réunion du comité pour fixer le prix des denrées. Retour du maire. Son effondrement, sa conversion. Ma visite émue.

[P. 28]

23 juin. Le médecin n'ayant plus d'essence, amène les malades à l'hospice ce qui déplaît aux sœurs. La pauvre petite vieille à la maladie de cœur : « J'étouffe ! J'étouffe » répété toute la nuit.

24 [juin.] 17 ouvriers polonais à nourrir au presbytère.

Le curé visite les malades avec le docteur.

De Bonnée à Sully, ce n'est qu'autos défoncées, cadavres de chevaux, débris, munitions, canons, équipements de soldats, prolonges d'artillerie, valises vides, papiers, surtout des papiers, linge. Le Pont de Sully éventré, les Allemands construisent un pont, la ville de Sully est détruite, le château est à peine touché, l'église a éclaté, ses beaux vitraux sont détruits.

A sept heures, je reconduis à la prieure la pauvre petite vieille à la maladie de cœur sans que le médecin ait rien fait pour elle. Elle est morte depuis.

Reconnaissance (!) de ses enfants qui ne savent quoi donner à M. le Curé !

Depuis le 11, la salle paroissiale a reçu d'innombrables évacués de tous ordres.

Retour des gens.

Le Comité de ravitaillement entre en lutte avec les commerçants.

[P. 29]

[au crayon] 2 visites de groupes allemands à la Basilique.

28 juin, on avait caché les registres paroissiaux, on les extrait.

Réunion du comité.

29 juin. Il est trouvé dans tous les coins des calices, des bréviaires, des ornements d'église, une tapisserie sans doute de valeur représentant une chasse à courre.

Le soir une soixantaine d'Allemands envahissent le presbytère. C'est le 29 juin, que faisant visiter la basilique, un gestapo me dit « vous êtes juif ! »

- Je suis catholique.

Le curé de Germigny dit : Il est catholique... et breton !

- En tous cas de race, ça se voit au nez

Le curé de Germigny emmène le policier au presbytère

- Vous avez un juif pour faire visiter la Basilique

- C'est un bon catholique

- De race juive... vous aimez les juifs ?

M. le Curé réplique qu'il n'admet pas les subtilités, que les hommes doivent s'entraider par charité.

- On verra, dit le policier.

A la suite de cet incident, je cesse de me montrer, et un policier ne cesse de jour et de nuit de faire le planton devant l'église.

[P. 30]

L'abbé Pochou revient de Merigny en camion.

On dit que Gien a été bombardé par les Anglais et que la Russie a envahi la moitié de l'Allemagne.

M. le Curé empêche les Allemands de monter à l'orgue sous prétexte qu'il n'a pas de clefs. Il fait décrocher le soufflet. Les Allemands ne demandent jamais à monter dans la tour

1^{er} Juillet. M. le Curé donne sa démission du comité à cause de la rentrée du Conseil municipal. Le père Arsène l'imite comme vicaire.

2 juillet. Le photographe de la Basilique 1930 arrive ici en uniforme d'officier : « Vous connaissez la Basilique ! » lui dit M. le Curé.

On [n']en finit pas avec les histoires d'espionnage : les commandes dans les usines de guerre toutes prêtes ne portaient pas sur un ordre imprévu.

Les Allemands habillés en soldats français montaient avec les soldats français en auto, fumaient et riaient avec eux, les questionnaient. On les revoyait en Allemands le lendemain.

3 juillet. Le quartier Bannier et le Martroi sont anéantis à Orléans.

[P. 31]

4 juillet. Les Maupu sont bloqués à Crozon (?) près d'Aygarade (?).

5 juillet. Mme Girard et Mme Brucy rouvrent leur boulangerie et boucherie. Le

comité de nourriture à bon marché est rompu. La vie chère recommence.

6 juillet.

7 juillet. Les visites incessantes d'officiers pour acheter des photos jusqu'à 9h½ du soir

N.D. des Miracles et St Paul d'Orléans sont intacts.

[Au crayon, surchargé par la phrase qui précède] Orléans est anéanti. N.D. des Miracles et S. Paul sont intacts. Sully est écrasé, pont écroulé.

10 juillet. Visite de l'Evêque et de Mgr Aubry : on leur donne des légumes

Interdiction de la messe du 14 juillet.

M. le Curé l'apprend en allant chercher de l'essence à la Commandature.

L'officier croyant à de l'hostilité se jette vers lui violemment. M. le Curé lui explique que le 14 juillet n'est pas une fête religieuse. D'ailleurs tout cela vient d'une erreur. Ça n'a existé que dans ce pays.

[P. 32]

Nous avons eu 8 ou 9 soldats français dans cette maison. L'un d'eux qui mangeait à notre table a fait l'important..

« Comment ? Votre téléphone ne marche pas ? Je vous le ferai marcher ! Je vous rendrai votre électricité. »

C'était un petit rieur qui ne demandait qu'à emmener une petite fille de 17 ans de Reims égarée là. Je me suis fait moquer pour avoir trouvé inconvenant qu'il la mène dans son auto. Enfin ! Je me suis fâché parce qu'il voulait l'attirer à Nevers et que personne ne protestait.

Arrivée du beau-frère d'Ottoni avec des Parisiennes mortes de fatigue. Le lendemain matin, j'ouvre une porte, j'en trouve une absolument nue ! Je pousse un cri mais elle n'est pas émue. J'entre dans ma propre chambre : je trouve le beau-frère dans la même tenue. Au moins, lui s'excuse et met un léger voile.

Les femmes d'ici pendant l'occupation déclaraient que les Allemands sont des hommes comme les autres, qu'ils sont plus beaux que les Français, plus gras !!

[P. 33]

Les Bouhier sont arrivés le 13 juin.

C'est le 14 juin que les soldats français sont venus en cantonnement. Ils sont repartis le samedi. La petite jeune fille de Reims est repartie le dimanche.

C'est la nuit du 15 au 16 juin que les soldats sont restés sous nos fenêtres ne sachant pas s'ils devaient aller à Châteauneuf ou retourner à Sully. Ils n'avaient

pas de chef et s'interpellaient l'un l'autre. A 3 heures du matin, ils se sont décidés à repartir vers Sully. Nous avons passé la nuit à la fenêtre, Mme et moi.

Je n'ai pas parlé de la garde civique contre les parachutistes.

Le 12 au soir l'arrivée du beau frère d'Ottoni et ses 2 femmes.

L'horloger de Sully bien connu ici, chef de musique, veut se sauver entre les deux rangées d'autos en flammes. On lui offre du secours et de lui indiquer un chemin – quand il revient, sa voiture était dévalisée de toute la bijouterie qu'il emportait. Même aventure à deux femmes qui ne pouvaient passer les ponts, [P. 34] deux soldats français : « Inutile d'essayer de passer en voiture, descendez de votre voiture, passez le pont à pied, nous nous occuperons de l'auto et vous la retrouverez au bout du pont ». Elles ne retrouvent ni les soldats, ni la voiture, ni leur fortune qu'elle contenait.

Des Allemands n'ayant pas trouvé bon le vin d'un paysan, le déshabillèrent et le jetèrent nu dans son puits.

Dans un presbytère, ils virent la photo du prêtre en officier, ils le tuèrent et firent la sarabande avec les habits sacerdotaux.

On dit que 80 000 Allemands ont essayé d'aborder en Angleterre sur des bateaux plats en caoutchouc. Les Anglais ont jeté sur eux du mazout enflammé qui les a détruits. Depuis ce temps, les soldats allemands refusent d'aller en Angleterre, il faut les y forcer. Cette nouvelle viendrait de la radio russe entendue par un Russe d'ici.

[P. 35]

La prédiction de Nostradamus concernant la louve coupée en deux se continue par celle-ci : « Les Anglais seront vainqueurs en 1942 ».

On me signale un article du « Républicain » sur le curé d'Olivet qui aurait été sublime, on me demande d'écrire quelque chose sur le curé de St Benoît : je crois devoir demander l'autorisation à celui-ci, qui se fâche. Cette démarche a lieu après la cérémonie du 15 août et la procession que j'ai manquée. Nous parlons avec le père Arsène, le prisonnier Gouault organiste, le curé et moi.

J'ai donné mon talisman de Mercure à M. Bouhier.

Reçu hier la visite de François de Montalivet : retour de guerre. Joie ! On se rappelle les bons repas de la paix. Il me parle de mon tableau du Gai laboureur : « Je vous en ferai cadeau ! – Non ! Je vous l’achèterai ! » Ni l’un ni l’autre n’arrivera (15 août 40). Bonne journée. Il me semble que je me réconcilie avec la T.S. Vierge. J’ai cru la voir au maître-autel pendant la grand messe : « Suivez la messe de plus près ! » m’a-elle dit. Après quoi j’ai vu un nid de pies et un ours rouge.

[P. 36]

19 août

On raconte qu’ils coupent leurs fils téléphoniques puis rendent responsables les villes, exigent deux millions et prennent des otages. A Montargis, M. le Curé s’est offert comme otage, on n’a pas voulu de lui, on a pris le receveur de l’enregistrement. A Nantes, à Sigloy de même. Ils sont venus cet après-midi réquisitionner les matelas. On se défend comme on peut : on est 5 personnes, on a 5 matelas : « la petite fille ne compte pas. - Mais que pouvons-nous faire d’un matelas d’enfant ? » J’éprouve quelque plaisir à parler de cette affaire aux femmes qui jugeaient les Allemands très agréables. On a dit à un mari que sa femme en effet trouvait les Allemands très agréables.

[P. 37]

Lettre de Moricand à qui j’écrivais sur l’enfer : il semble très vexé que je préfère les Stes reliques aux Mythologies. A l’avenir, j’appellerai le diable Pluton. Pendant la tourmente de juin, quatre hommes se trouvèrent dans une cave de Châteauneuf . Trois moururent d’une bombe, le quatrième se sauva. Un mois après, celui-ci put revenir, alla trouver le maire : « Voici, j’étais dans telle cave, au coin de telle rue.
- Oh ! Monsieur ! la maison est démolie.
- Il est très important que je la retrouve. Mes trois compagnons y sont morts.
- Alors ils sont enterrés ! Il n’y a pas de cadavres à Châteauneuf.
- Où sont-ils enterrés ?
- Que vous importe.
C’étaient un banquier et deux de ses employés.

[P. 38] « Je suis un autre employé et décidé à reprendre les intérêts de cette banque. Or l’un des employés avait sur lui 18 000 francs, le patron avait un portefeuille qui contenait 400 000 francs.»

Quand il s'agit d'argent, tout le monde s'intéresse. On chercha le tambour de ville. Les tambours de ville ont été très utiles dans les pays abandonnés par les maires et les adjoints. Ils sont au fait de l'administration ; celui-ci se souvint des 3 cadavres et même du portefeuille :

« Il était tout pourri et dégoûtant. J'ai pas même voulu y toucher. J'ai enterré le tout. » On trouva les cadavres et le portefeuille avec les 400 000 francs, et les 18 000 fr dans la poche de l'employé. On laissa le chercheur emporter ces sommes. Reste à savoir ce qu'il en a fait.

[P. 39]

Histoires de contrebandiers contées par M. Bouhier le 23 août 40.

I

« Passer des chevaux en contrebande. Il faut que nos douaniers soient des imbéciles. Nommez-moi lieutenant de douaniers à St Jean de Luz et on verra. » On le nomme. Un soir, on avertit le lieutenant que des chevaux doivent partir et qu'on les introduira par le parc du château de X... Or on n'a pas le droit de s'introduire dans les maisons particulières pour la douane sans autorisation du juge d'instruction. Le lieutenant doit donc attendre au lendemain. Le lendemain, pas de chevaux dans le parc ; les douaniers s'en vont bredouille. Les contrebandiers avaient monté les chevaux dans les étages.

II

La procession du 15 août va tous les ans à Pampelune. On la laisse passer ! Mais les jeunes gens ayant un peu bu firent la nique d'une manière un peu trop narquoise. Les douaniers arrêtaient la procession et on découvrit sous les chasubles et les soutanes des litres d'alcool à 90° et des mètres de dentelle. [P. 40] Il paraît que les douaniers savaient que cela se fait tous les ans. Et ils laissaient faire. Si les jeunes gens n'avaient pas fait les malins, ça ne serait pas arrivé. Qui sait si ces jeunes gens n'étaient pas des agents provocateurs ?

III

À Armentières. Un contrebandier célèbre, un vieux chiqueur. Pour échapper aux gendarmes, il se jette dans la Lys et gagne une bouche d'égout. Les gendarmes viennent

aux autorités et demandent qu'on envahisse d'eau les égouts. Les autorités hésitent à noyer un homme.

« Oh ! vous pouvez y aller, disent les gendarmes, il y a longtemps que Michel est sorti de l'égout. Il est sorti par la grille de la mairie. »

[P. 41]

23 août

Les Commandantures ne font pas que des contrôles de récolte. On doit 75% de la récolte aux Allemands.

Interdiction du drapeau tricolore, des cocardes sur les tombes et de l'écharpe du maire. Les ~~Allemands~~ Anglais avertissent par des tracts les ouvriers d'usine quand ils doivent bombarder celles-ci. Ainsi aux usines Citroën, Michelin, etc.

Je demande à Aimée si elle est baptisée : « Un petit peu, pas beaucoup ! »

Je lui parle de l'enfer : « Eh bien ! on verra ! »

27 août

J'apprends le sort de ma pauvre Bretagne. Les Anglais ont voulu faire évacuer les villes bretonnes du Nord pour les bombarder à l'aise ; les Allemands les en ont empêchés. Alors les Anglais ont bombardé dans le tas. Carnage à Rennes, Morlaix, St Brieuc !

[P. 42]

Mlle Marie Thérèse a vu les fameux radeaux en aluminium ; ils sont remorqués par un tracteur. C'est avec cela que l'on veut envahir l'Angleterre. Les Anglais jettent sur la mer un liquide qu'on enflamme des avions quand les Allemands paraissent.

Prédictions

Moricand : rien de définitif avant octobre

Dom Bosco : fin de la guerre en France 400 et quelques jours après le début : ça nous met en octobre.

Ste Odile : un homme du Nord se lève en octobre qui met fin au régime d'Hitler. Un homme providentiel établit la paix en Europe pour longtemps (2 ans après la guerre).

28 août

Le bruit court que l'Angleterre accepte une offre de paix avec Hitler. Elle veut que tout pays occupé cesse de l'être. L'Allemagne répondrait : « Excepté la Pologne ! » On discute là dessus, il paraît que tous les prisonniers sont convoqués et [P. 43] recensés (cette nouvelle est vraie).

Au monastère, on est désolé d'abandonner Gouault : excellent serviteur, excellent chrétien, excellent organiste.

Le fils du maire reçu à son examen : que faire d'un adolescent, quelle carrière lui ouvrir ? Je dis « Il a le temps ! Attendez ! On m'a trop bousculé lorsque j'avais son âge et cela a compromis toute ma vie ! Je vous engage à envisager la mécanique ou l'agriculture : ce sont les seuls métiers d'avenir : seulement la raison a bien peu de prise sur eux. M. le Maire ne pense qu'à faire de son fils un monsieur !

... et j'ai dû l'offenser.

Il paraît que les soldats d'occupation ont démonté la porte d'un watercloset dans une cour. On se demandait ce qu'ils voulaient en faire quand on les a vus très occupés à coller une carte de l'Angleterre. Puis ils ont replacé la porte.

Dans la même maison, ils avaient fait une tombe. C'était pour y enterrer un casque portant le lion britannique.

Aujourd'hui 29 août.

J'ai sous mes fenêtres et sur la place une longue charrette timonière. Là dessus pendent aux roues [P. 44] les jambes d'une vingtaine de soldats français pour la plupart paysans. On les amène à Orléans où ils doivent se présenter, ainsi que tous les prisonniers des environs d'ici. Pourquoi ? On ne sait ! les uns disent qu'il s'agit de mensuration, les autres qu'on les enverra en Allemagne. J'ai serré la main de l'organiste Gouault et de quelques autres. Gouault était très heureux chez les moines auxquels il rendait service comme jardinier et comme organiste. Il avait été quelques jours chez Baumarié le jardinier et devait aller chez Thoret. Que Dieu les protège ! Ils étaient très tristes tout à l'heure. Maintenant j'entends des rires et des éclats de voix : ils ont dû boire depuis la tristesse !!

« En voiture. » Le charretier crie « O o o oh !... Allez !... en voiture ! »

Une deuxième charretée s'est formée devant l'autre bistro. Je compte : ils sont plus de cinquante. On commence les plaisanteries : « Le temps de casser la croûte et de boire un coup à Germigny...on y sera pas de si tôt. »

Dire qu'il y a des traîtres et des espions qui sont les auteurs de toutes ces tristesses !

Dire que les grands généraux savaient à quel désastre on menait la France et ont laissé déclarer cette guerre. Oh ! les abominables gens ! Quand les fusillera-t-on ?

[P. 45]

Retour des évacués.

« Eh bien vous avez fait bon voyage ? » (cela sincère mais voici la plaisanterie :)

« Alors ? vous avez pris vos vacances ? » (esprit français ?)

Vincennes

on est prie de ne pas oublier

M^r Charles Blanc i. Oculiste

M^r Edmond Blanc celerier de Cour

M^r Edmond Charles Blanc fils de l'is

et M^r Charles Edmond Blanc fils de l'autre

et M^m Charles Edmond Charles Blanc

M^r Edmond Charles Edmond Blanc
Cous jectib. fil.

d'écriture par abasou de jork

avec M^r

non denture

M. X. ancien employé des Postes au bureau
de la Bourde est ici avec sa femme

La femme : " Tu veux des Water closets
modernes
M. - Tu n'y entends rien.

Et tous 3 veulent même faire le besoin
d'un journal, et va depuis le rétablissement
de la fenêtre de la cuisine où officie sa femme

(B.O.)

2/10/16

RM

105

L'occupation

Chez le bistro entrent deux officiers [d'une autre main :] allemands

« Eh ! voilà longtemps qu'on ne vous avait vus ! »

Ah ! si c'était de l'esprit français !!... hélas !... c'est de l'amabilité.

Vous avez peur que je subtilise votre montre, eh bien je la subtiliserai si ça me fait plaisir. Peu de jours après il s'excuse de ne pas avoir volé la montre qu'il était chargé de prendre chez l'horloger.

« Il y a un registre chez lui de tout ce qui y passe en or. D'ailleurs, le commerce de l'or est défendu, on ne peut rien vendre en or. »

Ce monsieur est très bien, grand architecte, ami de M.M. Tel et Tel.

Quelques jours après Marie-Antoinette :

« ne me laissez pas seule dans cette chambre : si quelque chose disparaissait on dirait que c'est moi qui l'ai pris ».

[P. 46]

On est prié de ne pas confondre

M. Charles Blanc, critique

et M. Edouard Blanc, écurie de course

M. Edmond Charles Blanc, fils de l'un

et M. Charles Edmond Blanc, fils de l'autre

et MMM Charles Edmond Charles Blanc

et M. Edmond Charles Edmond Blanc leurs petits-fils

destitué pour abandon de poste

avec M.

non destitué.

[P. 47]

M. X... ancien employé des Postes au bureau de la Bourse vit ici avec sa femme

La femme : « Je veux des water closets modernes

– Je n'y entrerai pas

Et tous les matins monsieur fait ses besoins dans un journal, et va déposer le résultat sur la fenêtre de la cuisine où officie sa femme.